

doute, et quiconque les a vues, reconnaît les deux Impératrices.

L'Empereur disait qu'il les avait constamment trouvées de l'humeur la plus égale, et d'une complaisance absolue.

Le mariage de Marie-Louise s'accomplit à Compiègne, immédiatement après son arrivée. L'Empereur, déroutant toute l'étiquette convenue, alla au-devant d'elle, et monta déguisé dans sa voiture. Elle fut agréablement surprise quand elle vint à le connaître; on lui avait toujours dit que Berthier, qui était venu l'épouser par procuration à Vienne, était, pour la figure et l'âge, l'exacte ressemblance de l'Empereur : elle laissa échapper qu'elle y trouvait une heureuse différence.

L'Empereur voulut lui épargner tous les détails de l'étiquette domestique en usage dans pareille circonstance; on l'en avait du reste soigneusement instruite à Vienne. L'Empereur, pour ce qui le regardait personnellement, lui demanda quelles instructions elle avait reçues de ses grands parens. D'être à lui tout à fait, et de lui obéir en toutes choses, fut sa réponse; et ce fut aussi,

pour l'Empereur, la solution de tout cas de conscience, et non les décisions de certains cardinaux ou évêques, comme on l'a dit dans le temps; d'ailleurs, dans la même circonstance, Henri IV en avait agi de la sorte.

Le mariage avec Marie-Louise, disait l'Empereur, se proposa et se conclut dans le même jour, et sous les mêmes formes et conditions que celui de Marie-Antoinette, dont le contrat fut adopté pour modèle. Depuis la séparation avec Joséphine, on traitait avec l'Empereur de Russie pour une de ses sœurs; les difficultés ne reposaient guère que sur des arrangemens religieux. Le prince Eugène, causant avec M. de Schwarzenberg, apprit de lui que l'Empereur d'Autriche ne serait pas éloigné de donner sa fille; il en fit part à l'Empereur. Un conseil fut convoqué pour décider quelle alliance, de la Russie ou de l'Autriche, serait la plus avantageuse : Eugène et Talleyrand furent pour l'Autriche, Cambacérès parla contre; la majorité fut en faveur d'une Archiduchesse. Eugène fut chargé d'en faire l'ouverture officielle, et le ministre des relations extérieures reçut des pou-

voirs de signer dans le jour même, si l'occasion s'en présentait; ce qui en effet arriva ainsi.

La Russie en prit beaucoup d'humeur, et se regarda comme jouée; elle ne l'était pas : il n'y avait rien d'obligatoire encore vis-à-vis d'elle; les deux partis demeureraient tout à fait libres. Les intérêts de la politique firent passer sur tout le reste.

L'Empereur donna pour dame d'honneur à l'Impératrice Marie-Louise, la duchesse de Montebello; le comte de Beauharnais pour chevalier d'honneur, et le prince Aldobrandini pour écuyer. Lors des malheurs de 1814, ils ne répondirent pas, disait l'Empereur, au dévouement que l'Impératrice avait droit d'en attendre : son écuyer la déserta sans prendre congé; son chevalier d'honneur ne voulut pas la suivre; et la dame d'honneur, malgré l'extrême affection que lui portait l'Impératrice, crut, disait Napoléon, tous ses devoirs accomplis lorsqu'elle l'eut déposée à Vienne.

La duchesse de Montebello fut dans le temps un de ces choix heureux qui emportèrent l'approbation universelle. Elle était jeune, belle, d'une conduite

parfaite, et veuve d'un maréchal, dit le *Roland* de l'armée, qui venait d'expirer tout récemment sur le champ de bataille. Ce choix fut très-agréable à l'armée, et rassura le parti national, qui s'effrayait de ce mariage, du nombre et de la qualité des Chambellans dont on l'entourait, comme d'un pas vers ce que plusieurs appelaient la contre-révolution, et cherchaient à faire considérer comme telle. Pour l'Empereur, il avait été principalement déterminé par l'ignorance où il était du caractère de Marie-Louise, et la crainte qu'elle n'apportât des préjugés de naissance qui eussent été nuisibles à la Cour de l'Empereur. Quand il l'eut connue, quand il sut qu'elle était tout à fait dans les idées du jour, l'Empereur regretta de n'avoir pas fait un autre choix; de ne s'être pas arrêté sur la comtesse de *Beauveau* qui, bonne, douce, inoffensive, n'aurait agi que par les conseils de famille de ses nombreux parens, et eût pu introduire ainsi une sorte de traditions utiles, et une grande quantité de subalternes bien recommandés; elle eût pu rallier encore beaucoup de personnes qui demeureraient éloignées, et tout cela eût été

sans nul inconvénient, parce que cela ne fût arrivé que par les combinaisons de l'Empereur même, qui n'était pas homme à se laisser abuser.

L'Impératrice prit une affection des plus tendres pour la duchesse de Montebello; celle-ci a pu être reine d'Espagne. Ferdinand VII, à Valencey, demanda à l'Empereur d'épouser M^{elle} de Tascher, cousine germaine de Joséphine et de son propre nom, à l'exemple du prince de Bade qui avait épousé M^{elle} de Beauharnais. L'Empereur, qui pensait déjà à se séparer de l'Impératrice Joséphine, s'y refusa, ne voulant pas, par ce nouveau lien, compliquer encore davantage les difficultés. Plus tard, Ferdinand demanda la duchesse de Montebello ou toute autre Française que l'Empereur voudrait adopter. Cette demoiselle de Tascher est celle que l'Empereur maria plus tard au duc d'Areberg, avec l'intention de la faire gouvernante des Pays-Bas; voulant par la suite du temps dédommager Bruxelles de la perte de son ancienne Cour. L'Empereur voulut mettre le comte de Narbonne, qui n'avait pas été étranger au mariage de l'Impératrice, à la place du comte de

Beauharnais; l'extrême chagrin qu'en fit paraître Marie-Louise retint l'Empereur: l'éloignement de l'Impératrice n'avait du reste d'autre cause que les intrigues de son entourage qui n'avait rien à craindre de M. de Beauharnais; mais qui redoutait fort l'influence et l'esprit de M. de Narbonne.

En général quand l'Empereur avait à nommer, nous disait-il, à des places délicates, il demandait d'ordinaire des candidats à ceux qui l'entouraient; et c'est sur ces listes et les renseignemens qu'il se procurait, qu'il méditait son choix en secret. Il nous a nommé quelques-unes des personnes qu'on lui avait proposées pour dame d'honneur: la princesse de Vaudémont; une M^{me} de la Rochefoucault, devenue M^{me} de Castellanes et plusieurs autres; puis il nous a demandé de dire nous-mêmes qui nous eussions proposé; ce qui nous a fait passer en revue une bonne partie de la Cour. Au nom de M^{me} de Montesquiou, indiqué par l'un de nous: « Je le crois bien », a-t-il répondu; mais elle était plus avantageusement placée encore. « C'est une femme d'un rare mérite: sa piété est sincère, ses principes excel-

» lens ; elle s'est acquis de grands titres
 » à mon estime et à mon affection. Il
 » m'en eût fallu deux comme elle, une
 » demi-douzaine ; je les eusse toutes
 » placées dignement, et j'en eusse de-
 » mandé encore : elle a été parfaite à
 » Vienne auprès de mon fils. »

Voici du reste qui donnera une idée juste de la manière dont elle élevait le Roi de Rome : Ce jeune prince occupait le rez-de-chaussée donnant sur la cour des Tuileries ; il était peu d'heures de la journée où un grand nombre de spectateurs ne regardassent par la fenêtre, dans l'espérance de l'apercevoir. Un jour qu'il était dans un violent accès de colère et qu'il se montrait rebelle à tous les efforts de M^{me} de Montesquiou, elle ordonna de fermer à l'instant tous les contrevents ; l'enfant, étourdi de cette obscurité subite, demanda aussitôt à *Maman Quiou* pourquoi tout cela. « C'est que je vous aime trop, lui dit-elle, pour ne pas cacher votre colère à tout le monde. Que diraient toutes ces personnes que vous gouvernez peut-être un jour, si elles vous avaient vu dans cet état ! croyez-vous qu'elles voulussent vous obéir, si elles vous savaient

» aussi méchant ? » Et l'enfant de demander pardon aussitôt, et de bien promettre que cela ne lui arriverait plus.

« Voilà au fait, observait l'Empereur, des manières différentes de celles de M. de Villeroy à Louis XV. *Regardez tout ce peuple, mon maître, il vous appartient ; tous ces hommes que vous voyez là sont les vôtres.* »

Madame de Montesquiou était adorée de cet enfant ; quand on voulut la renvoyer de Vienne, il fallut employer la ruse et le tromper ; ce fut jusqu'à craindre pour sa santé.

L'Empereur avait beaucoup d'idées nouvelles touchant l'éducation du roi de Rome : il comptait sur l'*Institut de Meudon*, dont il avait déjà décrété les principes, attendant quelques loisirs pour leurs développemens. Il voulait y rassembler tous les princes de la maison impériale, surtout ceux de toutes les branches qu'il avait élevés sur des trônes étrangers. C'était là joindre, prétendait-il, aux soins de l'éducation particulière, tous les avantages de l'éducation en commun. « Destinés, disait-il, à occuper divers trônes et à régir diverses nations, ces enfans auraient

» puisé là des principes communs, des
 » mœurs pareilles, des idées semblables.
 » Pour mieux faciliter la fusion et l'uni-
 » formité des parties fédératives de l'em-
 » pire, chacun de ces princes eût amené
 » du dehors, avec lui, dix ou douze
 » enfans, plus ou moins, de son âge et
 » des premières familles de son pays;
 » quelle influence n'eussent-ils pas exer-
 » cée chez eux au retour! Je ne doutais
 » pas, continuait l'Empereur, que les
 » princes des autres dynasties étrangères
 » à ma famille, n'eussent bientôt sollicité
 » de moi, comme une grande faveur,
 » d'y voir admettre leurs enfans. Et quel
 » avantage n'en serait-il pas résulté pour
 » le bien-être des peuples composant
 » l'association européenne! Tous ces
 » jeunes princes, observait Napoléon,
 » eussent été réunis d'assez bonne heure
 » pour contracter les liens si chers et si
 » puissans de la première enfance, et
 » séparés néanmoins assez tôt pour pré-
 » venir les funestes effets des passions
 » naissantes : l'ardeur des préférences,
 » l'ambition du succès, la jalousie de
 » l'amour, etc. »

L'Empereur eût voulu que toute l'éducation de ces princes-rois se fût

fondée sur des connaissances générales,
 de grandes vues, des sommaires, des
 résultats; il eût voulu des connaissances
 plus que de la science, du jugement
 plutôt que de l'acquis; l'application des
 détails plutôt que l'étude des théories;
 surtout point de parties spéciales trop
 poursuivies; car il estimait que la per-
 fection ou le trop de succès, dans cer-
 taines parties, soit des arts, soit des
 sciences, était un inconvénient dans le
 prince. Les peuples, disait-il, n'avaient
 qu'à perdre d'avoir un poète pour roi,
 un virtuose, un naturaliste, un chimiste,
 un tourneur, un serrurier, etc., etc.

Marie-Louise avouait à l'Empereur
 que, dans les premiers momens qu'il
 fut question du mariage, elle ne pouvait
 se défendre d'une certaine frayeur, à
 cause de tout le mal qu'elle avait en-
 tendu dire de Napoléon parmi les siens;
 sur quoi, quand elle rappelait tout cela,
 ses oncles, les Archiducs, qui la pou-
 saient fort à cette union, lui répondaient:
 « Tout cela n'était vrai que quand il
 » était notre ennemi; il ne l'est plus au-
 » jourd'hui. »

« Du reste, pour donner une idée
 » de la bienveillance envers nous avec

» laquelle on élevait cette famille, disait
 » l'Empereur, il y avait un des très-
 » jeunes Archiducs qui brûlait souvent
 » de ses poupées, en disant qu'il rôtis-
 » sait Napoléon. Il est vrai que depuis il
 » disait qu'il ne le rôtirait plus, qu'il
 » l'aimait beaucoup à présent, parce
 » qu'il donnait bien de l'argent à sa
 » sœur Louise pour lui envoyer force
 » joujoux. »

Depuis mon retour en Europe, j'ai eu plus d'une occasion de me convaincre des sentimens que cette maison a professés plus tard pour Napoléon. Je tiens de la bouche du témoin même, personnage distingué, qui me le racontait en Allemagne, qu'ayant eu une audience particulière de l'Empereur François, dans le voyage qu'il a fait en Italie, en 1816, il y fut question de Napoléon; François n'en parla jamais que dans les meilleurs termes. On eût pu penser, me disait le narrateur, qu'il le croyait encore régnant en France, et qu'il ignorait qu'il fût en cet instant à Sainte-Hélène: il ne lui donna jamais d'autre qualification que celle de l'Empereur Napoléon.

La même personne me racontait que

l'archiduc Jean visitant, en Italie, une rotonde, au plafond de laquelle on voyait une action célèbre dont Napoléon était le héros; en levant la tête, son chapeau tomba en arrière; sa suite se précipita pour le lui rendre. « Laissez, laissez, dit-il; c'est dans cette attitude qu'on doit considérer l'homme qui se trouve là-haut. »

Puisque j'en suis là, je vais consigner ici quelques circonstances que j'ai recueillies en Allemagne, à mon retour en Europe, et pour leur assigner tout le prix qu'elles méritent, je dirai que je les tiens de personnes de la haute diplomatie. On sait que tous ces membres composent entre eux une espèce de famille, une sorte de maçonnerie, et que leurs sources sont des plus authentiques.

— L'Impératrice Marie-Louise se plaint qu'en quittant la France, M. Tailleurand s'était réservé l'honneur de venir lui demander la restitution des diamans de l'État, et vérifier si elle s'était faite avec exactitude.

En 1814, lors des désastres de la France, le prince Eugène fut l'objet de beaucoup de séductions et d'un grand

nombre de propositions fort brillantes : un général autrichien lui offrit la couronne d'Italie, au nom des Alliés, s'il voulait se joindre à eux. Cette offre lui vint de plus haut encore et à diverses reprises. Déjà il avait été question de lui, sous l'Empereur, pour les trônes de Portugal, de Naples et de Pologne.

En 1815, des hommes importants dans la diplomatie européenne le sondèrent pour savoir si, dans le cas où Napoléon serait contraint d'abdiquer de nouveau, et le choix du peuple se tournant vers lui, il accepterait. Dans ces circonstances, comme dans tant d'autres, ce prince fut inébranlable dans une ligne de devoir et d'honneur qui le rend immortel : *honneur et fidélité*, fut sa constante réponse, et la postérité en fera sa devise.

Lors de la distribution des États en 1814, l'Empereur Alexandre, qui allait très-souvent à la Malmaison chez l'Impératrice Joséphine, voulait procurer à son fils la souveraineté de Gènes. Celle-ci le refusa, à l'instigation d'un des diplomates dirigeant qui la flattait fausement de quelque chose de mieux.

Au congrès de Vienne, le même Empe-

reur Alexandre, qui honorait le prince Eugène d'une bienveillance toute particulière, exigeait pour lui au moins trois cent mille sujets. Il lui témoignait alors une très-vive amitié, et se promenait régulièrement chaque jour bras-à-bras avec lui. Le débarquement de Cannes vint mettre un terme, sinon au sentiment, du moins aux démonstrations et à l'intérêt politique de l'Empereur de Russie. Il fut même question alors, de la part de l'Autriche, de se saisir de la personne d'Eugène, et de l'envoyer prisonnier dans une forteresse de Hongrie; mais le Roi de Bavière, son beau-père, courut avec indignation chez l'Empereur d'Autriche, lui représenter qu'Eugène était venu à Vienne sous sa protection et sa garantie, et que sa confiance ne serait point trompée; aussi Eugène demeura-t-il libre sur sa parole et celle du Roi son beau-père.

— Aussi tard que 1818, les pièces d'or de vingt francs et de quarante rancs se frappaient à Milan encore à l'effigie de Napoléon, et avec le millésime de 1814. Soit par voie d'économie ou tout autre motif, on n'avait point encore gravé le nouveau coin.

— Alexandre, depuis la chute de Napoléon, a montré dans plusieurs circonstances particulières un éloignement vif et décidé contre lui. C'est Alexandre qui, en 1815, a été l'âme et le promoteur ardent de la seconde croisade contre Napoléon : il a tout dirigé avec la dernière chaleur, semblant en faire une affaire personnelle, et faisant reposer son aversion sur ce qu'il en avait été, disait-il, trompé et joué. Si ce ressentiment tardif n'était pas affecté, on a des raisons de croire qu'il était dû à un ancien confident de Napoléon qui, dans des conversations particulières, avait eu l'art de blesser l'amour propre d'Alexandre par des récits vrais ou faux sur l'opinion et les confidences de Napoléon à l'égard de son illustre ami.

En 1814, Alexandre a laissé croire qu'il ne se fût pas opposé à voir régner le jeune Napoléon. Depuis la seconde abdication, on est porté à penser qu'il a eu beaucoup moins de bienveillance.

L'Empereur Alexandre a marché, dans la seconde croisade, avec des masses immenses. On l'a entendu estimer, à cette époque, que la guerre pourrait bien durer trois ans; mais que

Napoléon n'en succomberait pas moins.

A la première nouvelle de la bataille de Fleurus, les têtes de toutes les colonnes russes eurent ordre de s'arrêter sur-le-champ, tandis que toute la masse autrichienne et bavaroise, de son côté, obliqua à l'instant pour s'en séparer, et faire bande à part. Si le congrès de Vienne eût été rompu lors du vingt mars, il est à peu près certain qu'on n'eût pu renouveler la croisade; et si Napoléon eût été victorieux à Waterloo, il est à peu près certain aussi qu'elle allait se trouver dissoute.

— La nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes fut un coup de foudre pour notre plénipotentiaire à Vienne. Il est très-vrai qu'il fut le rédacteur de la fameuse déclaration du treize mars; et, toute virulente qu'elle est, le projet l'était encore bien davantage; il fut amendé par les autres ministres. La figure et la contenance de ce plénipotentiaire, à mesure qu'on apprenait les progrès de Napoléon, furent un thermomètre qui fit la risée des membres du Congrès.

L'Autriche sut de très-bonne heure à quoi s'en tenir, ses courriers l'instrui-

saient à merveille. La légation française seule entretenait des doutes ; elle distribuait encore une lettre magnanime du Roi à tous les Souverains pour leur faire connaître qu'il était déterminé à mourir aux Tuileries, qu'on savait déjà que ce prince avait quitté la capitale pour gagner la frontière.

Un membre du congrès et lord Wellington s'entretenant confidentiellement avec la légation française, et la carte à la main, assignèrent du vingt au vingt et un l'entrée de Napoléon dans Paris.

L'Empereur François, à mesure qu'il reçut les publications officielles de Grenoble et de Lyon, les envoya immédiatement, à Schœnbrunn, à Marie-Louise, qui s'y livra à une joie extrême. Et il est très-vrai que plus tard il a été question d'un enlèvement du jeune Napoléon pour le conduire en France.

Le plénipotentiaire français finit par quitter Vienne, et se transporta à Francfort et à Wisbad pour être en meilleure situation de négocier à la fois soit à Gand, soit à Paris. Jamais courtisan des événemens n'eût plus d'embarras ni d'anxiétés. L'ardeur que lui avait imprimée la nouvelle du débarquement à

Cannes, s'était fort calmée par celle de l'entrée de Napoléon à Paris, et il s'entendit avec Fouché pour que celui-ci le garantît auprès de Napoléon, s'engageant, de son côté, à garantir Fouché auprès des Bourbons. On a le droit de croire que les offres de ce plénipotentiaire envers le souverain revenu, allèrent bien plus haut et bien plus loin encore ; mais que Napoléon indigné les repoussa pour ne pas trop dégrader sa politique, a-t-il dit.

En 1814, M. de Talleyrand, avant de se déclarer pour les Bourbons, fut d'abord pour la régence ; mais il voulait y jouer le principal rôle. Des fatalités malheureuses pour la dynastie de Napoléon, empêchèrent de mettre à profit ce moment d'incertitude. Tout semble prouver d'ailleurs que le résultat qui prévalut alors était loin d'être les intentions de l'Autriche ; qu'elle y a été probablement jouée, trahie, ou du moins enlevée d'assaut.

La fatalité des mouvemens militaires a fait que les Alliés sont entrés dans Paris, sans que le cabinet autrichien y ait concouru. La fameuse déclaration d'Alexandre contre Napoléon Bonaparte

et sa famille, a été faite sans que cette même puissance d'Autriche fût consultée; et M. le comte d'Artois n'a pénétré en France qu'en s'y glissant, en dépit du quartier-général autrichien, qui même lui avait refusé des passeports.

Il paraît que l'Autriche, au retour de Moseow, s'employa de bonne foi à Londres pour y négocier la paix avec Napoléon; mais le cabinet russe y était tout-puissant, et ne voulut entendre à rien. Arriva l'armistice de Dresde, et l'Autriche alors prit le parti de la guerre.

Le négociateur autrichien à Londres durant tout cet intervalle, ne put jamais être écouté. Il y resta néanmoins fort long-temps encore, et ne quitta que lorsque les Alliés étaient au cœur de la France, et au moment où lord Castle-rough fit pressentir, un instant, que les succès héroïques de Napoléon à Champaubert, à Montereau, son entrée victorieuse à Troyes, pouvaient rendre les négociations indispensables.

Si dans le principe ce négociateur n'eût pas été envoyé à Londres, il eût été destiné pour Paris, et peut être eût-il influé alors de manière à amener une tournure différente de celle qui eut lieu,

durant son absence, entre les Tuileries et Vienne.

Dans le plus fort de la crise, il se trouva retenu en Angleterre comme par force.

Dans son impatience de rejoindre le centre des grandes négociations, il quitta son poste et gagna la Hollande, en bravant une grande tempête. A peine arrivait-il sur le théâtre des affaires, qu'il tomba entre les mains de Napoléon à Saint-Dizier; mais le sort de la France était alors décidé, bien qu'on ne le sût pas encore au quartier général français: Alexandre entra dans Paris.

Le négociateur autrichien avait vainement employé tous les moyens pour se procurer à Londres un passeport qui lui permit de rejoindre son maître, en passant par Calais et Paris. Ce contre-temps accidentel, ou médité, fut une fatalité de plus; il eût gagné Paris avant les Alliés, se fût trouvé auprès de Marie-Louise, eût déjoué les derniers projets de M. de Talleyrand, et produit des combinaisons nouvelles.

Il existait deux opinions dans le cabinet autrichien: l'une pour l'union avec la France; l'autre pour l'Alliance avec la

Russie. Soit intrigues, soit fatalités, le parti russe l'emporta tout à fait, et l'Autriche ne fut plus qu'entraînée.

Mardi 14.

Petits détails intérieurs, etc. — Réflexions.

Ce matin on a servi à déjeuner du café plus supportable; il était même bon; l'Empereur a manifesté un vrai plaisir en le goûtant. Quelques momens plus tard il disait, en frottant son estomac de la main, qu'il en sentait le bien là. Il serait difficile de rendre mes sentimens à ces simples paroles : l'Empereur en appréciant ainsi, contre son usage, une si légère jouissance, me découvrait sans le savoir les progrès de toutes les privations qu'on lui impose, et dont il ne se plaint pas.

Le soir, en remontant de notre promenade de l'après-dinée, l'Empereur dans sa chambre m'a lu le chapitre des *Consuls provisoires*, dicté à M. de Montholon. La lecture finie, l'Empereur a pris un ruban, et s'est mis à attacher lui-même les feuilles éparses. Il était tard : le silence de la nuit régnait autour de nous; je contemplais l'Empereur dans son travail qui se prolongeait.

Mes réflexions étaient ce jour-là tournées vers la mélancolie : je regardais ces mains qui ont régi tant de sceptres; elles étaient en cet instant occupées tranquillement peut-être même non sans quelque charme, à rattacher de simples feuilles de papier auxquelles il imprime il est vrai des traits qui ne se perdront jamais; les portraits qu'il y sème demeureront des jugemens pour la postérité : c'est le livre de vie ou de mort pour beaucoup de ceux qui en sont l'objet. Je me disais silencieusement toutes ces choses, d'autres encore : « Et l'Empereur me lit tout cela! pensais-je, il me parle familièrement, il me demande parfois ce que j'en pense; j'ose hasarder mon avis! ah! je ne suis point à plaindre d'être venu à Sainte-Hélène!.... »

Mercredi 15.

Détails très-privés, etc., etc. — Rapprochemens bien bizarres.

Aussitôt après son dîner l'Empereur est descendu dans son allée inférieure; il s'y est fait apporter son café, qu'il a pris en se promenant : la conversation est tombée sur l'amour. J'ai dû dire de fort belles choses et très-délicates sur ce